

# Ismène

Loin du méchant qui sut lui plaire  
Elle avait retrouvé sa mère ;  
Elle avait oublié ses maux.

Tandis qu'au fond d'un bosquet sombre  
Un soir elle dormait en paix,  
Son ingrat la cherchait dans l'ombre :  
Les méchants ne dorment jamais.

D'Ismène désormais paisible  
Il regrettait le doux penchant ;  
Mais, aussi fière que sensible,  
Elle fit rougir le méchant.

Ô Ta voix, dit-elle, en vain m'implore.  
Ah ! Fuis ce tranquille séjour.  
Que peux-tu m'arracher encore ?  
N'ai-je pas perdu mon amour ?

Ô Jadis d'un perfide langage  
Mon cœur excusa les détours.  
Je t'aimai jaloux et volage ;  
Las ! Je voulais t'aimer toujours.

Mais tu t'es plu dans ton délire  
A voir gémir l'amour en deuil.

Regrette moins ce triste empire ;  
Il ne flattait que ton orgueil.

Aujourd'hui tes vœux, ton audace,  
Tes cris, tes pleurs, sont superflus :  
Quand c'est le mépris qui le chasse,  
L'amour, hélas ! Ne renaît plus.

D'un cœur peu fait pour la contrainte  
N'attends pas un lâche retour ;  
Tu ne devras point à la crainte  
Ce qui n'appartient qu'à l'amour. »

Ainsi parlait la jeune Ismène ;  
Et je la vis quitter ces lieux.  
Du méchant, en gagnant la plaine,  
Ismène détournait les yeux.

Jeunes beautés, plaignez sa peine :  
Peut-être, hélas ! Peut-être un jour  
Aurez-vous, aussi bien qu'Ismène,  
Le malheur d'accuser l'amour.

Victoire Babois (1760–1839)